

titre de missionnaire apostolique, le pouvoir de bénir divers objets. Fortifié par les conseils du Vicaire de Jésus-Christ, et sûr de connaître la volonté divine, Montfort dit adieu à Rome et revint en France, le cœur débordant de joie, les yeux continuellement fixés sur le crucifix que le Pape avait indulgencié. Après les incroyables fatigues d'un voyage fait à pied, dans le cœur de l'été, il arriva le 25 août à Ligugé, près Poitiers, le visage tellement amaigri, tellement hâlé par le soleil, que le Fr. Mathurin eut de la peine à le reconnaître. Les ennemis du pauvre voyageur ne lui permirent pas de prendre un peu de repos à Poitiers. L'évêque, de nouveau circonvenu par eux, ordonna à Montfort de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Toujours obéissant, l'humble prêtre partit le soir même et s'en alla, à six lieues de là, faire une retraite chez un curé de ses amis.

On le voit, il ne devait guère connaître le repos et ne pouvait compter sur une paix quelconque avec ses ennemis acharnés. Le jansénisme, une fois parti en guerre, ne désarmera plus.

CHAPITRE VII

MISSIONS DANS LES DIOCÈSES DE RENNES, SAINT-MALO, SAINT-BRIEUC

Archange saint Michel, héros du Tout-Puissant,
Vous avez terrassé l'ennemi de sa gloire.
Combattez avec nous, donnez-nous la victoire;
Ici-bas comme aux cieux, montrez-vous triomphant.

La France chrétienne a deux grands patrons, envers lesquels elle s'est toujours montrée pleine de dévotion et de confiance : la Vierge Marie et l'archange saint Michel. C'est sous leur protection que Montfort va d'abord placer ses travaux apostoliques.

Son premier pèlerinage fut à Saumur, au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, où il passa aux pieds de Marie les fêtes de sa Nativité. De là, il se rendit au mont Saint-Michel. Les historiens du Bienheureux nous disent qu'il eut toujours une grande dévotion envers les anges. C'est lui qui, à Saint-Sulpice, avait introduit, ou, tout au moins, ramené parmi les séminaristes, la pieuse coutume de saluer leurs anges gardiens, en s'abordant. Pour lui, il ne manquait jamais, en passant par quelque endroit, de vénérer les Esprits bienheureux, protecteurs des lieux et des personnes. Le soir où l'Église célébrait les premières Vêpres de saint Michel, Montfort arriva au sanctuaire de l'archange. Avec quelle piété, quelle ferveur, se passa la journée du lendemain 29 septembre, on le devine. Saint Michel fut ardemment invoqué par son

noble client, et désormais il sera son recours contre l'enfer. « Quand il est question de donner une mission en quelque lieu, disait notre Bienheureux, il semble que les démons prennent les devants pour la traverser, ou la faire manquer; mais, dès que j'y ai mis le pied, je suis le plus fort. Jésus, Marie, saint Michel obligent les démons à me céder le champ de bataille, à se taire, ou du moins à ne m'attaquer que de loin. »

La Providence, que le saint missionnaire avait consultée dans la prière, lui indiqua la Bretagne comme le champ confié à ses soins. Il se rendit d'abord à Rennes. Son père, sa mère et son oncle, qui y demeuraient, eussent été heureux de le posséder et de jouir de sa présence; il préféra loger chez une pauvre femme qui ne recevait que les plus nécessiteux, et leur fournissait, à un prix modique, des mets très communs. Louis de Montfort, tout entier aux affaires de son Père céleste, ne vivait plus que pour Dieu et pour les âmes. Ses visites étaient réservées aux pauvres de l'hôpital, aux sanctuaires de Marie. Avec quel bonheur, il revit *Notre-Dame de la Paix*, auprès de laquelle sa jeunesse s'était écoulée si pure. *Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*, si chère aux Bretons, surtout aux habitants de Rennes!

Son séjour dans cette ville fut d'environ quinze jours, pendant lesquels il prêcha dans un grand nombre d'églises, et toujours avec un nouveau succès. L'instruction que le Bienheureux donna chez les religieuses du Calvaire mérite une mention spéciale. Une foule nombreuse l'attendait, avide de sa parole apostolique. Au lieu de monter en chaire, Montfort se fit apporter un prie-Dieu dans la nef, se mit à genoux et commença sa méditation, comme s'il eût été seul dans sa chambre. Se livrant alors au mouvement de l'Esprit-Saint, et répandant son cœur devant Dieu, « il

dit sur les souffrances des choses si belles et si touchantes, que tous les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis, se rendant à la porte de l'église, fit une quête pour la restauration de Saint-Sauveur. »

Le Bienheureux rentra dans son diocèse natal. En passant près de Montfort, au lieu de demander l'hospitalité à l'un de ses oncles, il chercha un logement à la Bacheleraie, en Bédée, chez sa vieille nourrice. Toutefois, il ne voulut être reçu qu'au nom et pour l'amour de Jésus-Christ. Le Fr. Mathurin fut donc député au logis de la mère Andrée, mais ne recueillit qu'un refus de la part du gendre, seul présent à la maison. Nos deux voyageurs furent plus grossièrement repoussés par un fermier. A toutes les portes où ils frappèrent, on les rebuta. Seul, un vieillard, le plus pauvre de la paroisse, nommé Pierre Belin, leur fit bon accueil. Sa cabane, ses maigres provisions, tout fut mis à leur disposition. Mais, en examinant ses hôtes, Pierre Belin a reconnu en ce prêtre étranger le fils de M. Grignon. Cette nouvelle se répand vite le lendemain, et, de toutes les parties du village, on accourt pour réparer la conduite de la veille. La nourrice surtout est inconsolable. Elle veut emmener chez elle le Bienheureux, qui refuse constamment, et ce n'est qu'à force d'instances, qu'elle peut obtenir de le posséder à un seul repas. Montfort, assis à cette table abondamment servie, paye, par l'aumône d'un bon conseil, les attentions délicates, mais trop humaines de sa nourrice. « Andrée, lui dit-il, plus d'une fois, vous avez bien soin de moi, mais vous n'êtes point charitable. Oubliez M. de Montfort, il n'est rien; pensez à Jésus-Christ, il est tout, et c'est lui qu'il faut toujours considérer dans les pauvres. »

Après quelques jours passés dans la solitude, Montfort

se mit en route et arriva à Dinan, où il logea chez les Lazaristes. Sa piété envers Marie le portait à honorer tous ses serviteurs, surtout les prédicateurs du Saint Rosaire. Or, dans leur église de Dinan, les Dominicains avaient un autel au bienheureux Alain de la Roche, l'un des plus grands zélateurs de cette dévotion. Montfort, désireux d'y dire la messe, se présenta à la sacristie; là, reconnaissant dans le Père sacristain son propre frère et son élève, il lui dit : « Mon cher frère, je vous prie de me donner des ornements pour dire la Sainte Messe. » *Mon cher frère.....* ces mots excitèrent un grand mécontentement dans le cœur du bon religieux, qui, étant prêtre, avait droit au titre de *Père*. Aussi, le Bienheureux, pour sa peine, n'eut-il que les plus pauvres ornements de la sacristie et deux petits bouts de cierges; mais, bien loin de s'amender, il s'obstina à redire ce nom humiliant, ce qui poussa à bout la patience du religieux. Ce prêtre étranger lui parut un homme mal élevé, qui ne savait pas vivre. Le Fr. Mathurin, devant qui le Dominicain se plaignit de l'incivilité de son maître, l'excusa de son mieux; mais, poussé à bout, il finit par révéler son nom : Grignon de Montfort. On se figure l'étonnement et le regret du bon sacristain. Le lendemain, son bienheureux frère eut les plus beaux ornements de la sacristie et deux cierges entiers! Aux reproches qui lui furent faits par son cadet de ne s'être pas fait reconnaître, il répondit : « De quoi vous plaignez-vous? je vous ai appelé mon frère. Eh! ne l'êtes-vous pas? Pouvais-je vous donner des marques plus tendres de mon amitié? »

A cette époque, une compagnie de prêtres donnait à Dinan les exercices de la mission. Montfort se joignit à eux, et choisit le rôle le moins glorieux aux yeux des mondains, mais à ses yeux d'une valeur inappréciable, surtout

depuis son entrevue avec Clément XI : il fit le catéchisme aux petits enfants. Toutefois, une telle lumière ne pouvait pas demeurer sous le boisseau. Malgré son humilité, c'était vers lui que se dirigeait toute l'attention du public; sa grande sainteté et le prestige de sa parole entraînaient les multitudes.

C'est ici que sortit de sa bouche ce mot admirable, qui révèle en lui l'homme de foi, dominé en tout par les idées surnaturelles. Un soir, il traverse les rues de Dinan, chargé d'un lourd fardeau; il frappe à la porte de la maison des missionnaires, en criant : « *Ouvrez, ouvrez la porte à Jésus-Christ.* » Sur ses épaules, se trouvait un pauvre couvert d'ulcères nauséabonds. Le Bienheureux le déposa doucement dans son propre lit, lui prodiguant ses soins et ses caresses, comme une mère à son petit enfant, et lui-même passa la nuit en prières.

Ce dévouement pour les pauvres lui inspira de fonder, en leur faveur, une Société de charité qui prospéra, grâce à la coopération de M. le C^{te} et M^{me} la C^{se} de la Garaye. Les exemples et les leçons de Montfort firent une telle impression sur ces deux pieux personnages, qu'ils consacrèrent leur fortune au soulagement des malheureux et firent même un hôpital de leur château. C'est à eux que la ville de Dinan doit l'établissement de charité dirigé encore aujourd'hui par les Filles de la Sagesse.

Les soldats de Dinan eurent le bonheur de profiter du zèle ardent du Bienheureux. Pendant leur mission, il n'était pas rare de les voir fondre en larmes, tant ils étaient saisis par l'éloquence du prédicateur, et attendris par sa bonté.

Comme mémorial de tous ces exercices, Montfort plaça, dans une niche, un grand et beau tableau de Marie devant lequel les fidèles se réunirent désormais pour réciter le

Rosaire, et firent brûler continuellement un cierge, symbole de leur ardent amour.

La réputation de sainteté et de talent du grand missionnaire, se répandant dans le diocèse de Saint-Malo, on l'invita de tous côtés à faire des missions. C'est ainsi qu'il prêcha à Saint-Suliac, à Bécherel, Romillé et autres paroisses.

Sur ces entrefaites, M. Leuduger, célèbre missionnaire de Saint-Brieuc, jaloux de posséder un tel ouvrier évangélique, l'appela à partager ses travaux. La Providence voulait que Montfort profitât de l'expérience de cet habile maître, et apprit avec lui tous les secrets du grand métier de sauveur d'âmes, avant de devenir chef de missionnaires. Le Bienheureux n'eut garde de refuser l'invitation; il vint donc se mettre sous la direction de M. Leuduger, avec qui il travailla, du mois de février au mois de septembre 1707, aux missions de Baulon, le Verger, Merdrignac, la Chèze, Plumieux, Saint-Brieuc et Moncontour. Malgré le talent et la vertu des autres missionnaires, tous étaient éclipsés par le nouveau venu. Sa parole avait une puissance à laquelle on ne pouvait résister. Ce qu'il fit à la Chèze en est une preuve convaincante.

Dans cette paroisse, se trouvait une vaste chapelle, dédiée à Notre-Dame de Pitié, qui, depuis deux siècles, était laissée dans l'abandon. Saint Vincent Ferrier, prêchant dans la plaine de la Chèze, avait déploré cet état de choses et témoigné son regret de ne pouvoir y remédier; mais, en même temps, il avait prédit « que cette entreprise était réservée à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans des temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, serait beaucoup contrarié et bafoué, et qui, cependant, en viendrait à bout avec les secours de la grâce. » Montfort, se reconnaissant lui-même dans ce portrait, résolut de rendre à la chapelle de Marie son ancienne splendeur.

L'entreprise était immense et les ressources nulles. Mais, que peut-il manquer à celui qui se confie en la Providence? Montfort se mit à l'œuvre, et l'argent arriva à point nommé, juste au moment où l'on en avait besoin. L'ouvrage avança à vue d'œil, comme par enchantement. Le Bienheureux engageait les ouvriers, faisait amener les matériaux, s'occupait lui-même de tous les marchés, et, chose étonnante, il avait le talent de contenter tout le monde. Au milieu du chœur fut placé un bel autel entouré de statues. Au pied d'une grande croix qui dominait cet autel, Marie était assise, tenant entre ses bras le corps ensanglanté de son Fils.

Si grandes que fussent ces occupations, elles n'empêchaient pas le Bienheureux de vaquer aux exercices de la mission. Telle était l'influence de sa sainteté, qu'il réussit, malgré de vives oppositions, à faire transporter au lundi suivant une foire qui se tenait le jour de l'Ascension. Il est vrai que Dieu lui-même, se déclarant publiquement pour son ministre, infligea des châtiments exemplaires à plusieurs contradicteurs. Montfort grandissait de plus en plus aux yeux du peuple. On venait à lui, non pas seulement pour la guérison de l'âme, mais pour le soulagement des infirmités corporelles. Plusieurs personnes furent délivrées de la fièvre, une jeune fille guérie de la terrible maladie de l'épilepsie. Tous les jours, le Bienheureux multipliait les pains en faveur des pauvres, ses plus chers amis. « On n'en finirait point, disait le curé de la Chèze, s'il fallait rapporter tout ce que des gens dignes de foi racontent du saint missionnaire. »

Pendant que s'achevaient les derniers travaux de restauration, Montfort alla exercer son zèle à Plumieux, paroisse située à une lieue et demie de la Chèze. La chapelle de Notre-Dame se trouvant prête, lorsque la

mission était sur le point de finir, « il crut alors qu'il devait signaler, d'une manière extraordinaire, sa reconnaissance pour les miracles de providence que le Seigneur venait de faire en sa faveur, et pour la grâce particulière qu'il accordait à tous les habitants du pays. En conséquence, pendant neuf jours consécutifs, il fit allumer des feux de joie, et, le dernier jour, pour la clôture de la mission, il ordonna une procession solennelle qui devait aboutir à la chapelle nouvellement rétablie (1). » Bien qu'il y eût une foule prodigieuse accourue des environs, l'ordre fut si admirable dans cette procession, qu'elle semblait, dit une relation, présidée et dirigée par les anges du ciel. A la fin de la cérémonie, la statue de Notre-Dame de Pitié, qu'on avait portée en triomphe, fut placée sur l'autel. Depuis ce temps, les fidèles ont toujours eu cette chapelle en grande vénération. On y vient demander à la Mère des Douleurs la grâce de porter courageusement les croix envoyées par la Providence.

Après la fête de l'Ascension, les Filles de la Croix de Saint-Brieuc eurent le bonheur de posséder le saint missionnaire, qui prêcha plusieurs retraites dans leur chapelle. Elles furent extrêmement édifiées de ses prédications, et plus encore des exemples de pauvreté, de mortification, de charité, qu'il leur donnait à toute heure. Dans la suite, elles se plaisaient à rappeler sa grande dévotion à la Sainte Vierge, qui paraissait en lui la passion dominante. Quand elles voulaient obtenir de lui quelques grâces, elles étaient sûres de se voir exaucées, en les demandant au nom et pour l'amour de Marie.

Parmi les conquêtes que Montfort fit au Roi Jésus pendant son séjour à Saint-Brieuc, citons celles de deux jeunes filles, tellement éloignées de la vie religieuse,

(1) Clorivière.

qu'elles refusaient d'aller voir leurs amies au couvent, craignant d'être entraînées à les suivre. Elles assistèrent à une des retraites du Bienheureux. La première fois qu'il les vit, le prédicateur, éclairé de Dieu, les appela par leurs noms, sans jamais les avoir connues en aucune manière, les recommanda aux prières, et prédit que bientôt Jésus et Marie seraient en possession de leurs cœurs. En effet, peu de temps après, elles entrèrent au couvent des Ursulines, où plus tard elles firent profession.

Après avoir accompli beaucoup de bien à Saint-Brieuc, Montfort se rendit à Moncontour, où l'attendaient M. Leuduger et ses missionnaires. Le premier spectacle qui frappa sa vue à son arrivée, fut une assemblée de jeunes gens et de jeunes filles qui dansaient sur la place publique. Transporté d'une sainte indignation, l'homme de Dieu perça la foule, s'empara des instruments de musique et se mit à genoux en criant : « Que ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi; qu'ils se prosternent par terre pour apaiser la colère de Dieu. » Chose merveilleuse! bientôt toute cette jeunesse folâtre était à genoux, demandant pardon à Dieu et écoutant une verte semonce du Bienheureux. Ce n'est pas tout. Afin de prévenir de pareils désordres, Montfort s'entendit avec le maire; de concert avec lui, il fit disparaître en un jour une malheureuse coutume qui avait fait la désolation des curés de Moncontour, et que, malgré leur zèle, le P. Maunoir et M. Leuduger n'avaient pu abolir dans une précédente mission.

C'est dans cette paroisse que notre Bienheureux encourut la disgrâce de M. Leuduger, pour un motif assez frivole. Le directeur de la mission venait de faire un sermon sur les morts, qui avait produit sur l'auditoire une profonde impression. Montfort crut l'occasion favorable pour faire la quête et obtenir ainsi l'honoraire de quelques messes

en faveur des défunts. Les missionnaires, qui s'étaient imposé la règle de ne rien demander au public, lui firent un crime de cette démarche si innocente, et un crime sans rémission. M. Leuduger, après lui avoir infligé une vive réprimande, lui signifia son congé.

Mais si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose. La Providence, qui dirigeait Montfort dans toutes ses voies, avait permis ces contradictions pour le conduire sur un autre théâtre, où son zèle pourra se déployer sans entraves. Plus tard, M. Leuduger revint sur ses préventions. En voyant ses missions moins fécondes, depuis que le serviteur de Marie n'attirait plus sur elles les bénédictions de sa bonne Mère, il comprit son tort et regretta de s'être privé d'un tel secours. Il l'invita même à revenir, lui proposant sa succession. Mais le bienheureux prêtre, se sentant destiné à d'autres lieux, refusa l'offre qui lui était faite. Nous allons le suivre maintenant dans le diocèse de Saint-Malo.

CHAPITRE VIII

SAINT-LAZARE — MISSIONS AUX ENVIRONS DE CET ERMITAGE

Voici mon mot ordinaire :
Dieu soit béni!
Quoi qu'il m'arrive sur terre,
Dieu soit béni!

Le saint prêtre, désireux d'avoir un lieu de retraite pour se recueillir et se reposer dans l'intervalle de ses missions, jeta les yeux sur le prieuré de Saint-Lazare, situé à un kilomètre environ de Montfort. Avec la permission du fermier général, il s'y installa en compagnie de son fidèle Mathurin et du Fr. Jean, qui venait de s'adjoindre à eux. Nos nouveaux ermites commencèrent par réparer la chapelle et placèrent sur l'autel une statue de Marie, qui fut nommée *Notre-Dame de la Sagesse*. Le grand désir de Montfort était d'obtenir en lui la divine Sagesse. Ce nom qu'il donne à Marie nous indique qu'il espère acquérir par elle ce don précieux, sollicité depuis longtemps.

Digne Mère de Dieu, Vierge pure et fidèle,
Communiquez-moi votre foi.
J'aurai la Sagesse par elle
Et tous les biens viendront en moi.
Sagesse, venez donc, par la foi de Marie!.....

Dans la nef de la chapelle, un grand Rosaire, attaché à un prie-Dieu, invitait les pèlerins à implorer la Vierge